

Études d'histoire religieuse



Mélanie Lanouette, *Faire vivre ou faire connaître. Les défis de l'enseignement religieux en contexte de renouveau pédagogique, 1936-1946*, coll. « Religions, cultures et sociétés », Les Presses de l'Université Laval, 2002, xvii-174 p. 20 \$

Andrée Dufour

Volume 69, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006712ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006712ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dufour, A. (2003). Review of [Mélanie Lanouette, *Faire vivre ou faire connaître. Les défis de l'enseignement religieux en contexte de renouveau pédagogique, 1936-1946*, coll. « Religions, cultures et sociétés », Les Presses de l'Université Laval, 2002, xvii-174 p. 20 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 69, 129-132.
<https://doi.org/10.7202/1006712ar>

scolaire, alors victimes d'une capitalisation de l'entreprise éditoriale, du tarissement des vocations religieuses et de la baisse de leur clientèle.

Au total, l'ouvrage de Paul Aubin fait bien ressortir l'évolution de l'édition du manuel scolaire au sein des congrégations religieuses. Mais surtout, il permet de bien saisir les particularités de l'activité éditoriale des congrégations et les différents rapports que ces dernières ont entretenus avec les intervenants politiques, ecclésiastiques et religieux. L'ouvrage fait apparaître l'importance d'un secteur très lucratif pour les congrégations et les rapports de concurrence – ou de collaboration – qui ont pu exister entre éditeurs religieux et laïcs. Bref, un livre qui apporte une contribution significative à l'histoire du marché québécois de l'édition scolaire congréganiste. On souhaite déjà en lire une suite, qui pourrait renseigner cette fois sur les productions elles-mêmes, les disciplines scolaires sur lesquelles elles ont porté, les contenus éducatifs privilégiés ou encore les approches pédagogiques choisies.

Mélanie Lanouette
Département d'histoire/CIEQ
Université Laval

Mélanie Lanouette, *Faire vivre ou faire connaître. Les défis de l'enseignement religieux en contexte de renouveau pédagogique, 1936-1946*, coll. « Religions, cultures et sociétés », Les Presses de l'Université Laval, 2002, xvii-174 p. 20 \$

S'inscrivant dans le sillage des importants travaux de Nive Voisine sur *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada* publiés de 1987 à 1999 et de Raymond Brodeur et Brigitte Caulier sur les catéchismes au Québec et en Amérique française, la jeune historienne a choisi de faire porter son analyse sur les efforts tout particuliers de renouveau catéchistique entrepris par les Frères des Écoles chrétiennes (FEC) au Québec. L'analyse porte sur la décennie 1936-1946, qui fut ici, comme en France, « l'une des plus fécondes dans l'enseignement catéchistique avant le mouvement catéchétique des années 1960 ». « Contrairement à son supposé immobilisme », l'Église se révèle en effet « consciente des mutations socioculturelles de la société québécoise et, conséquemment, de l'écart de plus en plus important entre, d'une part, une pédagogie catéchétique traditionnelle et, d'autre part, une société en voie de sécularisation » (p. 1).

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans un premier temps, l'auteure établit le contexte de l'œuvre éducative des FEC. Leur participation au mouvement catéchétique québécois remonte aux années 1920, lorsque des frères s'inquiètent de la piètre qualité de l'enseignement et du niveau intellectuel souvent insuffisant des membres de leur Institut qui les empêchent de participer au renouvellement de la pédagogie catéchétique qui avait cours

en Occident. Le frère Marie-Victorin se fait le promoteur d'un « enseignement vivant où les élèves ne sont plus considérés comme des spectateurs passifs de l'enseignement du maître » (p. 22) et préconise le rehaussement de la formation religieuse des frères enseignants. La congrégation prend diverses initiatives en ce sens : une « croisade du catéchisme » organisée à Montréal en 1940, et, surtout des Semaines d'enseignement religieux qui se tiennent à Québec, Trois-Rivières et Montréal et qui, selon l'auteure, « rendent compte de la participation des frères à un mouvement catéchétique engagé à promouvoir, à la grandeur du Québec, un enseignement religieux rénové » (p. 34). C'est durant la semaine de Montréal, en 1941, que les frères proposent, pour l'enseignement du catéchisme, l'adoption de la méthode synthétique ou inductive, dite aussi de Munich, une méthode d'enseignement allemande du tournant du siècle connue au Québec et dont l'objectif premier est de partir du concret, la vie de l'enfant, pour aboutir à l'abstrait, les vérités doctrinales de la religion.

En deuxième partie, l'auteure analyse les principes pédagogiques que préconisent les FEC en matière d'enseignement du catéchisme. À cette fin, elle examine deux revues pédagogiques que publient mensuellement les Lasalliens : *Les Études* et la *Voix du Travail*. Les frères veulent pallier l'« ignorance religieuse des jeunes fraîchement sortis de l'école et la progressive déchristianisation des milieux urbains » qu'ils attribuent à « l'effritement du tissu social et, surtout, [à] la dissolution des liens familiaux traditionnels et du rôle éducatif des parents » ; ils entendent prendre le relais de ceux-ci dans l'éducation de la jeunesse, mais plus encore « rechristianiser le milieu par le milieu en formant de jeunes 'apôtres' » (p. 69). Ils proposent donc un renouveau d'ordre méthodologique inspiré de la méthode de Munich, « axé sur la découverte de moyens didactiques plus appropriés aux besoins de l'enfant » (p. 71), « aux différents stades de son évolution » (p. 91). L'analyse minutieuse des revues à laquelle se livre Mélanie Lanouette montre la compréhension du catéchisme qu'avaient les Lasalliens québécois des années 1940. Pour eux, le catéchisme est « un résumé qui ne suppose en rien que le simple fait de le mémoriser en donne une complète intelligence. Ce manuel ne se suffit pas à lui-même et doit plutôt être considéré comme une référence, voire un outil, et non comme une fin en soi » (p. 90). Ils estiment donc nécessaire d'adopter une pédagogie « vivante, active, tournée vers le Christ et la liturgie », qui sous-tend une démarche où « l'enfant et non plus le 'livre' devient le cœur de l'enseignement religieux » (p. 94). De là, leur préparation d'un programme d'enseignement religieux où sont proposées aux élèves des activités pratiques diversifiées : exercices, travaux de bricolage, prières, cantiques, devoirs, examens objectifs.

Mais l'auteure a voulu savoir si le discours trouvait un écho dans la pratique chez les frères, si les principes préconisés par ceux-ci se traduisaient

dans leurs stratégies pédagogiques. Aussi, dans la dernière partie de son livre, effectue-t-elle une analyse poussée de la série *Mon cahier de religion*, de très populaires cahiers d'exercice – ils ont été imprimés à plus de deux millions d'exemplaires – produits par les Lasalliens en 1944 et 1946 pour accompagner leur enseignement du catéchisme. Afin de dégager la spécificité de la pédagogie lasallienne, elle compare ces cahiers à ceux produits par les Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge de Nicolet, une communauté enseignante féminine qui avait publié quelques années plus tôt un outil également très répandu : *Mes cahiers d'enfant du bon Dieu*. Les deux manuels se veulent plus attrayants, plus colorés, pour favoriser l'activité de l'enfant chez qui ils visent aussi non seulement la mémorisation, mais bien l'appropriation et la compréhension du message religieux. Mais des différences notables ressortent, concernant le type de pédagogie proposé notamment : alors que les matières profanes sont absentes des *Cahiers d'enfant du bon Dieu*, elles sont utilisées dans *Mon cahier de religion* « pour mieux fixer dans l'esprit de l'enfant des notions bien définies » (p. 144). Les sœurs sont plus innovatrices, faisant le « pari de divertir l'enfant en misant sur l'intériorisation », et « optent plutôt pour une approche intuitive » alors que les cahiers lasalliens « demeurent prudents sur le plan pédagogique » et proposent une pédagogie « rationnelle axée sur les savoirs » (p. 145, 163). Pour l'auteure, ces deux approches pédagogiques distinctes tiennent à un rapport de genre : « à la petite fille et future mère revient la relation affective à Dieu, tandis que le garçon abordera son rapport à transcendance par la raison et la connaissance ». Selon elle, ce dimorphisme sexuel viendrait de la famille, où l'éducation religieuse est depuis longtemps la responsabilité de la mère ; l'école « prolongerait les traditions familiales en initiant les jeunes filles à leur futur rôle d'éveilleuses de la foi' » (p. 163). Les différences observées viendraient aussi des traditions pédagogiques des deux communautés, les frères ayant reçu une formation « basée sur un apprentissage de contenus religieux qui doivent être appuyés et « couverts théologiquement ». Ils portent le « poids » d'une tradition pédagogique vieille de presque trois siècles qui restreindrait, soutient l'auteure, « le champ des innovations possibles » (p. 146).

Cette prudence, conclut l'auteure, correspond à l'absence d'« une remise en cause profonde des orientations, du contenu et des finalités de l'enseignement religieux » (p. 164) à l'époque étudiée. Les Frères n'en ont pas moins consacré d'estimables efforts à la recherche de nouveaux procédés méthodologiques ; ils ont innové en proposant de « centrer l'enseignement sur l'enfant et d'adapter le programme à l'évolution intellectuelle de l'élève » (p. 165). Leur réflexion contribuera à l'abandon, en 1964, du catéchisme traditionnel, de type questions-réponse et à une révision du contenu de l'enseignement religieux.

En dépit des objectifs de la collection dans laquelle il paraît, l'ouvrage situe bien peu les efforts catéchistiques des FEC dans le cadre de l'évolution politique et culturelle de la société québécoise. Rares même sont les allusions au contexte scolaire du Québec. On observe aussi de fréquentes redites dans les deux premières parties qui s'attardent aux intentions des Lasalliens. Et on peut penser que, bénéficiant d'une longue tradition éducative, les FEC possédaient l'autorité et la crédibilité qui leur auraient permis d'être plus novateurs. Malgré ces quelques remarques, l'ouvrage de Mélanie Lanouette a néanmoins le mérite de permettre au lecteur d'appréhender, par son analyse fine et rigoureuse des textes lasalliens, le souci et l'engagement pédagogiques authentiques d'une congrégation qui fut très présente dans l'enseignement au Québec aux XIX^e et XX^e siècles.

Andrée Dufour
Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

Brigitte Caulier, Nive Voisine, Raymond Brodeur, *De l'harmonie tranquille au pluralisme consenti. Une histoire de la Faculté de théologie et de sciences religieuses de l'Université Laval (1852-2002)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002. xxiv-364 p. 35 \$

Un premier chapitre de Nive Voisine articule trois périodes dans l'histoire de la Faculté. Une charte royale de 1852 accorde au Séminaire le droit de décerner des grades universitaires. La Faculté de théologie est appelée à trôner au sommet de toutes les sciences ; mais le travail se fait lentement, faute de professeurs d'abord. Les premiers baccalauréats ne sont décernés qu'en 1870 et les élèves sont rares. On a donc en un premier temps (1852-1931) « un grand séminaire magnifié ». De 1932 à 1970, l'université, munie d'une charte pontificale, organise une Faculté de droit canonique et une de philosophie. La dernière période (1971 à nos jours), « une Faculté comme les autres, ou presque », est préparée en 1967 par la rupture du lien entre Séminaire et Université et le statut civil promulgué en 1971, ce qui impose un long (et parfois pénible) travail de renouvellement des structures. La liaison entre le statut canonique de la Faculté et le statut civil de l'Université (et le statut syndical des professeurs) n'est pas encore entièrement clarifiée.

Puis Brigitte Caulier traite du corps professoral. De 1852 à 1960, tous sont prêtres du Séminaire. Il y a peu de professeurs de carrière. En 1960 commence une euphorie de recrutement, à cause de la création de l'Institut de Pastorale pour faire face à de nouvelles tâches (formation des religieuses, des enseignants, des catéchètes). Cet institut devient par la suite le département de catéchèse ; des laïcs et des femmes commencent à y enseigner. Il y a des tensions, mais aucun licenciement. L'historienne a plus de données